

## Victor SEGALEN et la Chine\*

par Jean-François LEMAIRE

Une thèse de médecine, observait dès le début de la sienne Victor Segalen, avec une décontraction dont il donnait là l'un des premiers reflets, consiste le plus souvent à « extraire d'un nombre minimum de pages manuscrites une somme maxima de feuillets imprimés ».

Cette salle où depuis un siècle tant de thèses ont été soutenues, a acquis l'habitude d'une pratique qui n'est la particularité, ni de la Faculté de Bordeaux, ni des années 1900. Mais aujourd'hui, bustes et portraits risquent de se trouver tirés de leur somnolente complicité, car c'est exactement de l'inverse qu'il s'agit, l'évocation de Segalen nous requérant « d'extraire d'un minimum de minutes une somme maxima d'informations ».

Mais à l'impossible, nul — fût-il médecin — n'est tenu. Sans doute, existe-t-il dans les domaines les plus divers des situations qui peuvent se ramasser en quelques mots. On sait la manière dont Michelet, ouvrant un cours au Collège de France, le démontra magistralement : « L'Angleterre, Messieurs, est une île ». Quatre mots et tout était dit. Le reste n'est effectivement que développements. Mais tout ne peut être toujours aussi lapidaire. Ainsi, cette rencontre, dans les rayons couchants du Symbolisme, de la Chine juchée sur ses quatre millénaires et d'un jeune Français au sourire moqueur, marin qui détestait la mer, médecin à qui fut confiée la santé du fils du chef de l'Etat mais que la « Maideucine » faisait soupirer, archéologue sans diplômes mais qui allait découvrir la plus ancienne statue chinoise connue, musicien qui correspondait avec Debussy et tapotait *Parsifal* sur l'harmonium des missionnaires, poète enfin, dont l'œuvre immense n'était destinée pour longtemps encore à n'être connue que de quelques *happy few*, Claudel et Saint-John Perse par exemple.

Une poignée de minutes pour donner un peu de cohérence à tout cela, c'est court. Aussi, me paraît-il que je devrais me borner à planter le décor,

---

(1) Communication présentée à la séance du 16 décembre 1978 de la Société française d'histoire de la médecine.

à placer les personnages, acteurs et figurants, et, à défaut de temps pour broser les grandes lignes des trois actes, vous en indiquer la teneur et l'esprit.

Mais d'abord, pourquoi la Chine ? Visiblement, Victor Segalen attendait essentiellement de la médecine qu'elle l'aidât à se mieux connaître et, par là-même, à se mieux exprimer ; mais cette démarche s'améliorait encore, pour ceux qui le pouvaient, si elle se complétait par un détour exotique. Le cheminement est loin d'être unique. Trois quart de siècle plus tôt, il est celui d'Eugène Sue, également soumis avant d'écrire au double apprentissage de la médecine et du voyage sous l'uniforme. Médecin de la Société des Nations, bourlinguant vers les années 1925 entre l'Amérique et l'Afrique, la formation de Louis-Ferdinand Céline sera de même nature. « D'abord, avoir dépecé le monde, différent de soi » répond Segalen en 1916 à un texte de Pierre Louÿs. De l'homme en général, et l'homme malade en est la meilleure approche, jusqu'au plongeur au tréfond de soi-même, mais en passant par les hommes dans leur diversité. A ce titre, la Chine demeurerait, en ce début de siècle, le pôle d'un exotisme mitonné par les récentes aventures militaires en Extrême-Orient auquel Loti, et bientôt Farrère, donnaient son support littéraire.

Aussi, tous les futurs médecins de la Marine rêvaient-ils durant leurs études d'une affectation chinoise ou extrême-orientale, qu'ils se disputaient en fonction de leur rang de sortie. Victor Segalen n'échappe pas à la règle. Sa dilection pour un poste en Chine paraît dans sa correspondance dès juin 1900, confirmée en septembre 1902 dans une lettre à son père et si, finalement, le jeune médecin de 2<sup>e</sup> classe se retrouve à Tahiti, c'est que les affectations qu'il souhaitait ont déjà été distribuées lorsque son rang modeste aux épreuves de sortie l'appelle à un poste qu'il n'aura pas choisi.

De la Chine, il ne sera donc pas question avant 1909, soit sept ans plus tard, sept ans qui ne seront pas particulièrement mal utilisés, où pèseront l'ombre de Gauguin et la présence de Debussy ; mais il était important de souligner que, dès Bordeaux, il y pensait déjà. La Chine sera souhaitée, ce ne sera pas seulement une clé parmi d'autres. Pourtant les Symbolistes ne considéraient guère le cadre. « Qu'importe la nature en soi ? Elle n'est pour l'artiste que l'occasion de s'exprimer », édictait Gustave Moreau, définissant « la poursuite acharnée de l'expression du sentiment intérieur ». Il ne faut pas — et là, Pierre-Jean Remy proteste avec justesse — « trop aisément accabler Victor Segalen sous le poids de la Chine », n'en faire qu'un « poète de la Chine » ou « inspiré de la Chine ». « Mais ce qui fut parfaitement vrai pour Claudel au terme de 10 années de séjour, ne le fut pas pour Segalen. La Chine pour lui exista en soi, même si, nous le verrons, son indifférence fut totale à l'égard des soubresauts politiques marquant l'effondrement de l'Empire millénaire. Non seulement elle exista, mais c'est en selle sur Boudin, son cheval tartare, qu'il se trouva le plus à l'aise pour se lancer à la poursuite de l'expression du sentiment intérieur. Elle exista sans l'accabler, ni l'écraser.

Ce désir, la suite va le confirmer ; car d'affectation chinoise toujours pas, mais la possibilité d'un détachement de trois ans dans le cadre d'un stage d'interprète. Segalen n'hésite pas et se porte candidat. « En Chine, aux prises avec la plus antipodique des matières, j'attends beaucoup de cet exotisme exaspéré. » L'adhésion ne saurait être ni plus lucide, ni plus enthousiaste. D'autant qu'un de ses amis qu'il croise dans les allées littéraires de la vie parisienne, Augusto Gilbert de Voisins, connu pour sa fortune massive, lui propose de le rejoindre à Pékin et de monter ensemble un long périple en Chine centrale dont il assumerait le coût.

Nous voici donc face au premier des personnages qui vont marquer, faciliter, étayer les différents séjours de Victor Segalen en Chine. Aristocrate fin de siècle et fin de race, aux prises avec diverses contradictions et en proie à quelques phantasmes, richissime, bibliophile, lettré et se croyant romancier, le voyage en Chine auquel il pense, après avoir déjà parcouru l'Afrique et l'Amérique, représente pour lui, compte tenu des progrès techniques et de la navigation à vapeur, ce qu'était aux XVIII<sup>e</sup> siècle pour quelqu'un de sa classe et de sa fortune « le grand tour » de l'Italie. Sa famille est de noblesse de robe, mais avec quelques échappées vers le tutu. Et non le moindre, celui de la Taglioni à qui, un soir, au baisser du rideau, un prince Troubetzkoï n'avait pas hésité à offrir la Ca d'Oro, l'un des plus envoûtants palais de Venise. La danseuse est sa grand-mère, mais une grand-mère à laquelle il trouve beaucoup d'allure.

Augusto Gilbert de Voisins ne perdait pas de vue ses origines. Les Chinois qui les accompagneront dans l'expédition paraîtront dans le récit qu'il en rapportera sous l'appellation de « nos gens ». La dédicace qu'il adressera à Segalen fleure un peu le certificat : « A mon ami Victor Segalen, compagnon de voyage parfait, en souvenir de nos étapes chinoises » et tranche sur celle que Segalen trace sur l'un des premiers exemplaires de *Stèles* : « Pour toi, mon cher Augusto, qui eus mérité une haute stèle d'amitié sur les routes en terre jaune, ces étapes d'un autre voyage où tu ne m'as pas quitté d'un pas. » Mais Gilbert de Voisins savait néanmoins être riche avec doigté. Couvrant tous les frais du périple, il met à l'aise son partenaire en lui expliquant que, sans lui, il ne pourrait réaliser son projet et que, d'autre part, les dépenses ne vont engager que les revenus de ses revenus astucieusement placés.

Les deux compagnons de route s'entendront parfaitement et Segalen mettra même beaucoup de talent à laisser retomber les sautes d'humeur de son ami. Incontestablement, il a une grande égalité de caractère. Déjà, à Tahiti, « les caractères qui s'aigrissent, les paroles aigres échangées entre camarades » n'avaient pas eu prise sur lui. Mais ici les choses sont d'autant plus simples que Gilbert de Voisins ne lui conteste guère la direction des opérations. « Augusto, écrit-il à sa femme, a pour principe de déborder d'enthousiasme pour tout ce que je propose ou qui m'enchantent. » Ainsi donc, de juillet 1909 à février 1910, tous deux vont parcourir la Chine centrale.

A Tchong-King, ils rencontrent une jeune enseignante de vaisseau, Jean Lartigue. La conversation se noue, l'amitié se crée, d'autant que Segalen

l'avait déjà aperçu chez des amis à Bordeaux. Le 3<sup>e</sup> équipier du second voyage de la mission archéologique de 1914 qui ne sera interrompue que par l'annonce de la guerre en Europe, est trouvé en lui.

Gilbert de Voisins, compagnon des 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> voyages, Lartigue, compagnon du 2<sup>e</sup>, survivront à Segalen dans la même proportion. Le premier mourra dans l'hiver 1939, le second, contre-amiral, périra victime d'un raid allemand, en mai 1940. Tous deux, durant ces 20 ans, conserveront précieusement le souvenir de leur ami ; Gilbert de Voisins, parrain de sa fille Annie, veillant sur une famille demeurée avec la squelettique pension de veuve d'un médecin de 1<sup>re</sup> classe décédé à 40 ans, le second se consacrant à l'œuvre et faisant publier en 1923, puis en 1935, l'essentiel de travaux auxquels, souligne Vadim Elisseef, conservateur en chef du musée Cernuschi, « l'étude des monuments anciens de la Chine doit encore la majorité de ses conclusions ».

Une 3<sup>e</sup> fois, en 1917, Victor Segalen revient en Chine, mais seul. Le prétexte de recruter des travailleurs pour les usines françaises dont le personnel habituel piétine dans l'instant du côté de Verdun, lui permet de reprendre simultanément, durant près d'un an, ses travaux archéologiques. Lorsqu'en 1919, il va rencontrer la mort en Bretagne, dans la forêt d'Huelgoat, et que celle-ci le saisira discrètement à la chinoise, il préparait un 4<sup>e</sup> séjour.

A ces deux compagnons de voyage, la distribution adjoint deux autres Français rencontrés sur place : un certain Maurice Roy, adolescent de 19 ans, qui fut en 1910 son professeur de chinois à Pékin et Paul Claudel, consul à Tien Tsin, vers lequel il se précipite en 1909, dès son arrivée, dans cette même démarche émue qui, à Paris en 1907, l'avait poussé, sans recommandation, ni introduction, à aller sonner à la porte de Claude Debussy. De la foule des figurants, j'extrais Pierre Bons d'Anty que Gilbert de Voisins et lui rencontrèrent lors du 1<sup>er</sup> voyage, à Tch'eng-tou-fou où il était consul et dont la culture, la conversation et l'expérience les ravirent. Voici, quelques années plus tard, comment l'appréciera un diplomate nommé Alexis Léger, arrivant lui-même en poste : « Esprit très libre et très mordant, de savoureuse originalité, toujours prompt à survoler de son sarcasme les pires incidents de sa vie, et la mémoire pleine de choses inattendues comme ses grandes malles chinoises en bois de camphre dont il encombre l'agence des Messageries maritimes. Son expérience de la Chine intérieure et sa connaissance du vieux fond chinois ont été pour moi un premier et précieux témoignage. »

Je viens de citer Alexis Léger qui détache sur la muraille l'ombre chinoise de Saint-John Perse. L'ombre est étrange. J'y reviendrai plus loin. Pour l'instant, retournons vers Maurice Roy, puis Paul Claudel.

Maurice Roy, « mon ami jardin mystérieux », peut se flatter d'être mort en 1941 en laissant intact le mystère de la véracité des confidences et des révélations qui furent à l'origine de *René Leys*, roman posthume de Victor Segalen que publia *La Revue de Paris* en 1921. Fut-il un mythomane bien organisé ou effectivement l'ami ou l'amant de l'Impératrice douairière, du dernier Empereur ou du Régent, le chef de la police secrète, le conseiller

s'efforçant d'enrayer la décomposition du régime impérial ? Nul ne peut le dire. Non seulement Maurice Roy est mort avec son secret, mais près de 40 ans après, aucun élément suffisamment déterminant permet d'infirmier la réalité du rôle, plutôt des rôles, qu'il s'attribuait. Il révélait avec une hallucinante précision des détails que personne à l'époque ne connaissait et qui ne pouvaient avoir été inventés, disent ceux qui soutiennent la thèse de sa sincérité.

Mais observons que Maurice Roy ne fut pas le seul à affirmer une intimité avec les tenants du régime chancelant. Ainsi Sir Edmond Backhouse, pour le coup mythomane peu contestable, à qui l'étude récente de Hugh Trevor Roger vient de rendre du relief, ne s'éloigne guère des allées arpentées par Maurice Roy. Quoi qu'il en soit, celui-ci « mince et brun, d'une étrange peau mate, aux yeux fort beaux », donne l'essentiel de ses traits à René Leys. L'essentiel et non la totalité. Un héros de roman est toujours le combiné de plusieurs individus, Balzac et Proust ont prêté sur ce point matière à suffisamment d'exégèses.

Dans le cas présent, la rapidité avec laquelle se modifie le visage de René Leys quand lui vient une idée, de même son épilepsie, n'appartiennent pas à Maurice Roy, mais à Augusto Gilbert de Voisins.

Mais quittons l'impalpable et revenons vers le concret, et voici, carré, les pieds bien sur terre, Paul Claudel avec qui Segalen, après un premier contact un peu froid, va communier, non pas au sens propre, comme la référence à Claudel peut le faire croire, mais dans une même attirance par « l'abyssale pensée du vieux Lao Tseu ».

Mais la fragilité du diagnostic n'existe pas qu'en médecine, les symptômes sont au moins aussi trompeurs dans l'analyse littéraire. A Paris, alors qu'il étudiait lui-même le chinois, Victor Segalen était frappé de la manière dont le style et la langue chinois lui paraissaient imprimer leur marque sur les écrits de Claudel. Aussi, quelle n'est pas sa stupéfaction d'apprendre de la bouche même de l'intéressé que, non seulement après quelque 10 ans de séjour, il ne connaît pas un mot de chinois, mais qu'il est exclu qu'il l'apprenne un jour.

Paul Claudel, entrevu, fera cependant une forte impression sur Segalen qui regrettera que le trop rapide retour en Europe du diplomate les ait privé de se lier intimement. Claudel sera le dédicataire de *Stèles* et lorsque Segalen se livrera à Pékin à l'édition, *Connaissance de l'Est* sera le premier texte sorti de ses presses. Si jusqu'aux échanges angoissés de 1919, leurs relations semblent par la suite connaître quelque distance, il semble que ce soit à Claudel, flairant dans *Stèles* un indéniable fumet d'athéisme, qu'on le doive. Mais n'exigeons pas trop. Si la distance spirituelle prête à caution, la distance géographique est là, gigantesque. Segalen en Chine, Claudel au Brésil, et entre les deux l'Europe à feu et à sang. Je ne préjuge de rien, mais admettons que cela n'aida pas positivement aux échanges des deux hommes.

Plus étrange est le silence de Saint-John Perse, tout au cours de sa vie. Personnellement, je ne suis pas choqué que rien ne soit né de leur commune

présence en Chine en 1917. Ils ont tout pour s'ignorer, même s'il s'avère qu'ils ont déjeuné ensemble en 1914 à Bordeaux, accidentellement pourrait-on dire, l'un et l'autre déjeunant avec Claudel, plus que réunis par Claudel. Leur rencontre n'aura été possible que durant seulement 4 semaines, une semaine avant le départ de Segalen pour Nankin, 3 semaines à son retour.

Mais entre le jeune diplomate qui, écrit-il, « rencontre naturellement beaucoup de personnalités du monde diplomatique, tenant ici, en plus de mes fonctions à la légation, celles de secrétaire de la Conférence des Alliés et de secrétaire du Corps diplomatique » et le médecin de la Marine, de 9 ans son aîné, officier subalterne, venu recruter une main-d'œuvre ouvrière, le niveau est-il le même ?

Admettons que, dans un si court délai de rencontre possible, les conditions, pour qui connaît les normes de la vie des ambassades, ne paraissent pas réunies. Que Saint-John Perse ait lu *Stèles*, peut-être l'exemplaire de Claudel, c'est évident. Henri Bouillier observe que l'expression rare « gens de poussière » qui se trouve dans la préface de *Stèles* et dans *Anabase* ne peut avoir glissé que d'un texte à l'autre ; d'autres détails le soulignent également.

Mais qu'importe ; malaxant la même matière, même antipodique, les deux écrivains n'eussent sans doute pas eu grand-chose à se dire. Segalen détestait la mer, quoiqu'officier de marine ; elle fut la seule vraie passion de Saint-John Perse jusqu'à l'âge le plus avancé. Sous les grands vents qui balayent leurs œuvres, notons cette variante qui n'est pas négligeable.

Et la Chine ? N'a-t-elle été vraiment qu'un détour dans une quête de soi-même qui eût pu se dérouler partout ailleurs. « Dans le prodigieux tableau intérieur que l'esprit de Segalen a conçu et réalisé à la perfection, c'est la Chine qui a donné la nourriture » résume Pierre-Jean Jouve. Lui-même aura tenu un propos qui n'est guère éloigné : « Au fond, ce n'est ni l'Europe, ni la Chine que je suis venu chercher ici, mais une certaine vision de la Chine » écrivait-il à Debussy.

Ne prenons pas à la lettre ce propos. La Chine où il écrivit *Les grandes Odes*, le Brésil où il se penchait sur les Ballets russes sont accessoires dans l'œuvre de Claudel. Bernanos aurait pu également ne jamais venir au Brésil et Gide ignorer le Maghreb. Et pourtant ! Même Byron à Missolonghi me paraît moins concerné que Victor Segalen à Pékin ou dans le Schétouan. Nous y voilà ! Segalen écrasé par la Chine. Pierre-Jean Remy pointe vers moi un doigt accusateur.

J'observe que Segalen fut à Tahiti « heureux à en pleurer », « à n'en pas dormir de bonheur ». Il n'y revint jamais, alors que tout prétexte fut bon pour retourner en Chine. Lors de sa mort, un 4<sup>e</sup> voyage prenait forme et s'y mêlait l'espoir de la création d'un institut à Pékin dont la direction lui aurait été confiée. Sur place, *Stèles* est adressé à Debussy « du fond de la Chine et de moi-même ». J'aime cette formule, « du fond de la Chine et de moi-même », la main dans la main...

Est-il si courant de voir une pensée se mettre si totalement en position de comprendre. L'étude préalable de la langue chinoise, la location à Pékin d'une maison chinoise, son souci d'y vivre à la chinoise, l'approfondissement des 3 axes de recherches que sont l'espace chinois, l'esthétique et l'absence de logique. « Je devine de mémoire la marche du cavalier sur l'échiquier compliqué », écrit-il dans *René Leys*. L'avance oblique du cavalier du jeu d'échecs, le sens des lignes brisées qui doivent casser la marche des mauvais esprits, n'a-t-il pas ardemment souhaité les acquérir ?

En juillet 1976, la dernière fois qu'il me fut donné de converser avec lui, 3 semaines avant sa mort, Paul Morand me fit cette remarque : « Segalen, comme Saint-John Perse, ne se comprend que par la Chine. » On peut la nuancer. Segalen peut se comprendre sans la Chine, le voyage « en soi » n'impose pas le voyage « au loin », mais à l'évidence la Chine l'a aidé à se comprendre.

Je souhaiterais maintenant tenter d'analyser trois critiques couramment faites, à partir de ses séjours en Chine, à Victor Segalen. La première est d'avoir davantage vu la Chine que les Chinois, la deuxième, liée à la première, stigmatise son indifférence aux soubresauts politiques qu'il y a côtoyés, la troisième d'avoir en Chine un peu touché à tout.

« Un pur trouve toujours un plus pur qui l'épure » disait Paul Valéry ; c'est la nuance entre le relatif et l'absolu. Sans doute les contacts purement chinois de Victor Segalen sont faibles, mais il faut se replacer dans l'époque et admettre qu'ils sont nuls pour Loti, Farrère, Claudel malgré Ysé, Saint-John Perse. De même, pour Philippe Berthelot, qui fut l'un des plus grands esprits du premier tiers de ce siècle. Et c'est là qu'intervient le médecin. La médecine suppose l'étroitesse du contact humain. Pour le Docteur Segalen, le champs d'observation fut étonnamment ouvert. Du fils du chef de l'Etat à des dizaines de milliers de coolies, au rythme de 200 par jour, en passant par les mandarins de la capitale, les pestiférés de Mandchourie et les paysans du Schétouan, mystérieusement prévenus et surgissant à chaque étape, dès l'arrivée de la caravane.

Ne perdez pas de vue les milliers de coolies. L'âme d'un peuple s'observe souvent mieux dans un dispensaire que dans un palais. Lucette Destouches, veuve de Louis-Ferdinand Céline, m'a souvent dit que son mari fut insensible à l'abandon de bien des choses, mais pas à celui des quelques mètres carrés minables de sa salle de consultation du dispensaire de la rue Fanny à Clichy où, jusqu'au dernier jour, il fut présent.

Segalen et l'effondrement de l'Empire ? Le grief est mince. Tout le monde n'est pas Chateaubriand, ni Hugo, pour conférer le souffle de l'épopée au quotidien des crises ministérielles. Sans doute, la politique l'a concerné moins que d'autres. « Acclamons la vertu du passé, la portant comme une chaîne, mais qu'elle soit d'or » écrit-il dans *Stèles*. Les révolutions, la chinoise, la russe, qui rompent l'équilibre, l'agacent, mais ce n'est pas son affaire. Il faut, d'autre part, se garder d'opposer les correspondances de Claudel et de Saint-John Perse à la sienne. Les deux premiers, diplomates, sont

là pour renifler et raconter ; leurs lettres fourmillent de politique à défaut d'infléchir sur elle. Segalen est médecin ; ses lettres fourmillent de médecine et il la pratique. L'inverse serait surprenant : Claudel parlant de médecine et Segalen de politique, mais je sais bien que tout se voit.

Médecin, marin, poète, romancier, musicien, archéologue, illustrateur... En somme, un médecin touche-à-tout, ce qui s'est déjà vu et, souhaitons-le, se verra encore. « Main à plume vaut main à bistouri », dira ou plaidera un jour Henri Mondor. Le bistouri et la seringue de Segalen étaient toujours à proximité de sa plume ou de son pinceau. Et parfois même, crânement. Ainsi, lorsqu'en 1910 au retour de son périple en Chine centrale, il abandonnait à Pékin sa jeune femme et son fils Yvon à peine né, pour gagner la Mandchourie où sévissait une épidémie de peste qui venait d'emporter le médecin dont il sollicitait la succession.

Le fléau jugulé, en bonne part grâce à ses initiatives, il s'esquivaient sur une pirouette où se mêlaient son humour et sa pudeur. « [La médecine] m'offrait, une fois en passant, quelques bons moments d'imprévu et de haut pittoresque. J'en ai aussitôt profité. » Les autorités chinoises et ses supérieurs devaient y trouver autre chose. Une chaire à l'école de médecine de T'ien-Tsin et la responsabilité de veiller sur la famille de Yuan-che-K'ai, premier président de la République chinoise, allaient en être la sanction.

Telles sont, sans avoir jamais abordé le fond, certaines réflexions qui viennent à l'esprit au moment où les efforts d'Annie Joly-Segalen et de Henry Bouillier portent leurs fruits et où Victor Segalen approche de sa légitime dimension, à la chinoise, sans avoir choisi, ni la ligne droite, ni le vacarme.

Michel Droit rappelait, ces jours-ci, un entretien qu'il avait eu dans les années 1960 avec le général de Gaulle, au cours duquel celui-ci avait reproché à l'*Anthologie de la Poésie française*, de Georges Pompidou, d'ignorer Albert Samain. « Pompidou est sévère, avait bougonné le Général ; tout de même, Samain ce n'est pas rien. » A son tour, la postérité sera, sur ce point précis, sévère pour l'anthologie de Georges Pompidou, comme pour celle d'André Gide, mais il ne relève pas de notre seule société de dire que Segalen ce n'est pas rien.

En revanche, il lui appartenait de rappeler de quel horizon venait « le poète voyageur », comme le nommait Jean Loize. Autant il est indifférent que Georges Bernanos ait placé des polices d'assurances, que Paul Valéry ait été rédacteur au ministère de la Guerre, un rédacteur à qui son chef de bureau décerna cette appréciation flatteuse « Peut et doit devenir sous-chef », autant il ne l'est pas que Louis-Ferdinand Céline ait été médecin. Il en est ainsi pour Victor Segalen.

Si éloignées qu'aient été l'œuvre et la démarche, leur regard à tous deux était le même.